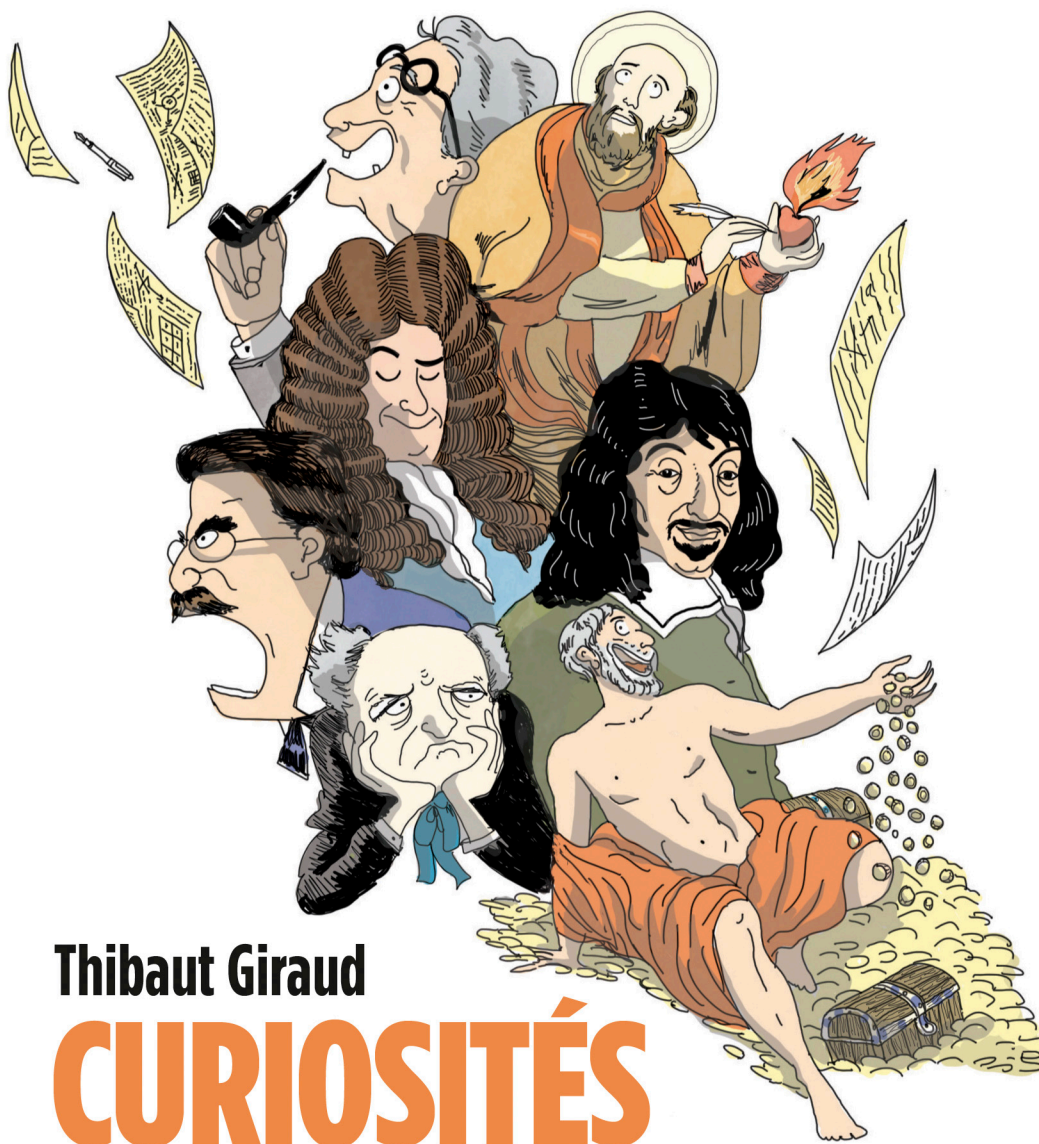


MONSIEUR PHI RÉVEILLE LES CLASSIQUES



Thibaut Giraud

CURIOSITÉS PHILOSOPHIQUES

De Platon à Russell

SEUIL

CURIOSITÉS
PHILOSOPHIQUES

THIBAUT GIRAUD

CURIOSITÉS PHILOSOPHIQUES

De Platon à Russell

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-141515-5

© Éditions du Seuil, avril 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Kyung A
et nos deux petits monstres

Avant-propos

Les philosophes sont bien incapables de s'accorder sur une réponse à la question de savoir ce qu'est la philosophie, et ce n'est pas faute de se l'être posée ; en revanche, ils pourront sans peine s'entendre sur l'importance de certaines œuvres : *La République* de Platon, les *Méditations métaphysiques* de Descartes ou la *Critique de la raison pure* de Kant, voilà bien de la philosophie, assurément, quoiqu'on ne sache pas ce que des œuvres si différentes ont en commun pour justifier ce titre. En somme, quand on nous demande ce qu'est la philosophie, il est difficile de faire mieux que donner des exemples de textes ou d'auteurs mettant en œuvre une mystérieuse qualité que nous sommes à peu près impuissants à expliquer. En cela, nous sommes aussi démunis que les interlocuteurs de Socrate qui, à des questions comme « Qu'est-ce que le courage ? » ou « Qu'est-ce que la beauté ? », énuméraient pêle-mêle des actions courageuses ou des choses belles. Socrate leur rétorquait qu'il attendait une définition, non des exemples, et nous sommes tout aussi embarrassés qu'eux pour donner celle de la philosophie.

Si je m'y risquais tout de même, avec prudence, je serais tenté de la définir comme une discipline qui s'efforce de répondre de façon rationnelle à certaines questions importantes (par exemple celles qui touchent aux fondements de la

connaissance ou à la meilleure façon de mener sa vie). Mais si vague et inclusive que soit cette définition, elle est déjà assez précise pour exclure davantage que je ne le voudrais. (Par exemple, la plus grande partie des œuvres de Nietzsche auront du mal à satisfaire cette condition de rationalité.) À vrai dire, je ne crois pas qu'il y ait davantage qu'un air de famille et un jeu complexe d'héritité entre toutes les choses que l'on rattache à la vénérable idée de philosophie. Et ce livre n'a pas d'autre ambition que de présenter un choix d'instantanés de la pensée de quelques-uns des plus illustres membres de cette famille ; il va de soi qu'aucun des textes présentés ne suffit à donner une image complète de son auteur, mais chacun développe sa réflexion sur au moins un aspect susceptible de piquer votre curiosité. Libre à vous ensuite de prolonger la discussion avec ceux dont la société vous semble la plus agréable.

En somme, si ce livre introduit à la philosophie (ou tout au moins à une large part de la philosophie occidentale), ce n'est pas tant au sens scolaire d'un cours d'introduction mais plutôt comme on vous introduirait dans une conversation : je ne prétends rien d'autre que faciliter un premier rapport avec des auteurs qui, en d'autres circonstances (et notamment dans leurs propres ouvrages), peuvent se montrer effrayants et malpolis, surtout avec les nouveaux venus. Ici, tout au moins, je ferai en sorte qu'ils se montrent lisibles et amicaux avec tout le monde.

PREMIÈRE PARTIE

Philosophie antique

Écrire contre l'écriture

« Cet art produira l'oubli dans l'âme
de ceux qui l'auront appris »

Il y a un point commun à tous les livres, les meilleurs comme les pires : ils ont été *écrits*. Est-ce à blâmer ? Ce serait sans doute une drôle d'idée au commencement d'un livre qui ne manque pas, lui aussi, d'avoir été écrit. C'est pourtant cette curiosité philosophique que j'ai choisi de traiter dans ce premier chapitre : une critique radicale de l'écriture qui fut écrite (et doit donc se critiquer elle-même sous cet aspect) par un illustre citoyen d'Athènes connu sous le nom de Platon.

Si ce nom est resté dans les mémoires et vous est peut-être familier, c'est que Platon est un philosophe dont, justement, il nous reste beaucoup d'écrits, et dont les écrits ont eu sur la philosophie occidentale une influence notable. C'est peu dire. Vingt-trois siècles plus tard, Alfred N. Whitehead déclarait : « La tradition philosophique européenne consiste en une série de notes de bas de pages aux œuvres de Platon¹. »

1. C'est l'occasion d'une première note de bas de page pour signaler que le philosophe et mathématicien Alfred N. Whitehead exprima ce jugement dans *Procès et Réalité* (1929, II, 1, 1), et précisait immédiatement : « Je ne parle pas du schéma systématique de pensée que des spécialistes ont, de façon incertaine, tiré de ses écrits. Je fais allusion à la richesse des idées générales qui les parsèment. Ses contributions

Au IV^e siècle avant J.-C., Platon fonde une école à Athènes dans le jardin d'Academos ; le nom du lieu donna celui de l'école : l'Académie. (Que ce mot ait pris le sens qu'on lui connaît aujourd'hui est un autre témoignage frappant de l'importance de l'héritage intellectuel de Platon.) Durant les quarante dernières années de sa vie, le philosophe y dispense un enseignement oral dont nous ne savons presque rien, car il n'a justement pas été mis par écrit. Ainsi, quand nous parlons de l'œuvre de Platon et de son influence, il faut se souvenir que ce n'est jamais que sa partie *écrite* qui nous est connue ; or, si l'on devait prendre au mot sa propre critique de l'écriture, il n'est pas déraisonnable de penser que ce n'est pas cette partie que Platon lui-même aurait jugée comme étant la plus importante.

Les œuvres écrites de Platon n'en sont pas moins d'une incroyable richesse. Ce ne sont pas des traités arides mais des dialogues souvent drôles et parsemés de jeux intellectuels, qui mettent en scène pour la plupart le personnage de Socrate, emberlificotant ses interlocuteurs dans un épuisant va-et-vient de questions et réponses. Le statut de ces textes est encore aujourd'hui sujet à discussion. Il s'agit de textes littéraires qui présentent une dramaturgie élaborée et qui étaient destinés à une diffusion publique. Peut-être avaient-ils pour principale fonction d'inviter à la pratique de la philosophie, sans nécessairement refléter les véritables enseignements de l'Académie¹.

personnelles, ses opportunités d'expérience variées au cours d'une grande époque de la civilisation, son héritage d'une tradition intellectuelle pas encore engourdie par une systématisation excessive, ont fait de ses écrits une inépuisable mine de suggestions » (traduction personnelle).

1. Ces joutes dialectiques seraient en quelque sorte la version philosophique des démonstrations de combats de moines Shaolin. Le

L'œuvre écrite de Platon demeure en tout cas monumentale : il n'y a pas un seul champ de la philosophie qui ne plonge ses racines, d'une façon ou d'une autre, dans quelques-uns de ces vénérables dialogues. Présenter, même succinctement, les divers aspects de cette œuvre reviendrait à établir un catalogue assez vain (et qui pécherait forcément d'une façon ou d'une autre, au moins par omission) ; aussi venons-en sans plus attendre au point particulier que je voulais développer dans ce chapitre : la paradoxale critique de l'écriture dans les écrits de Platon. Elle est principalement développée dans le passage du *Phèdre* où Socrate relate le mythe de Theuth, inventeur de l'écriture :

« SOCRATE : Mais convient-il ou ne convient-il pas d'écrire ? Dans quelles conditions est-il séant de le faire et dans quelles autres cela ne l'est-il pas ? Voilà une question qui reste posée.

« [...] J'ai entendu dire que, du côté de Naucratis en Égypte, il y a une des vieilles divinités de là-bas, celle-là même dont l'emblème sacré est un oiseau qu'ils appellent, tu le sais, l'ibis ; le nom de cette divinité est Theuth. C'est donc lui qui, le premier, découvrit le nombre et le calcul et la géométrie et l'astronomie, et encore le trictrac, et enfin et surtout l'écriture. Or, en ce temps-là, régnait sur l'Égypte entière Thamous [...]. Theuth, étant venu le trouver lui, fit

scénario est souvent le même, classique mais efficace : un sophiste un peu trop sûr de lui roule des mécaniques devant l'humble Socrate qui se présente comme un ignorant ; mais après quelques échanges dialectiques savamment chorégraphiés, le vieux maître coince son insolent adversaire dans une contradiction qu'il n'avait pas vu venir. (De fait, le contradicteur d'un dialogue socratique finit souvent par servir de punching-ball parlant, n'ayant plus rien à répondre que « Tout à fait, Socrate », « Il n'en est pas autrement ».)

une démonstration de ces arts et lui dit qu'il fallait les communiquer aux autres Égyptiens. Mais Thamous lui demanda quelle pouvait être l'utilité de chacun de ces arts ; et, alors que Theuth donnait des explications, Thamous, selon qu'il les jugeait bien ou mal fondées, prononçait tantôt le blâme, tantôt l'éloge. [...] [Q]uand on en fut à l'écriture : "Voici, ô roi, dit Theuth, le savoir qui fournira aux Égyptiens plus de savoir, plus de science et plus de mémoire ; de la science et de la mémoire le remède a été trouvé." Mais Thamous répliqua : "Ô Theuth, [...] toi qui es le père de l'écriture, tu lui attribues, par complaisance, un pouvoir qui est le contraire de celui qu'elle possède. En effet, cet art produira l'oubli dans l'âme de ceux qui l'auront appris, parce qu'ils cesseront d'exercer leur mémoire : mettant en effet leur confiance dans l'écrit, c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, et non du dedans, grâce à eux-mêmes, qu'ils feront acte de remémoration ; ce n'est donc pas de la mémoire, mais de la remémoration que tu as trouvé le remède. Quant à la science, c'en est la semblance que tu procures à tes disciples, non la réalité. Lors donc que, grâce à toi, ils auront entendu parler de beaucoup de choses, sans avoir reçu d'enseignement, ils sembleront avoir beaucoup de science, alors que, dans la plupart des cas, ils n'auront aucune science ; de plus, ils seront insupportables dans leur commerce, parce qu'ils seront devenus des semblants de savants, au lieu d'être des savants¹." »

Le jeune Phèdre, interlocuteur de Socrate dans ce dialogue, émet quelques doutes ironiques sur l'authenticité de cette chronique égyptienne. À quoi Socrate rétorque qu'il fut un temps où les prêtres du temple de Zeus à Dodone ne s'étonnaient pas que des arbres ou des pierres parlent, pourvu

1. Platon, *Phèdre*, traduit du grec ancien par Luc Brisson, Paris, Flammarion, « GF », 2004, p. 176-178, 274a-c.

qu'elles disent vrai, tandis que les savants modernes semblent s'intéresser moins à la justesse du discours qu'à l'origine de celui qui le prononce... C'était assez pour clouer le bec du bel éphèbe à qui Socrate faisait la leçon (et de l'œil), mais je dois avouer que je partage la méfiance de l'élève à l'égard de ce détour par une histoire à dormir debout pour exposer une argumentation rationnelle.

Ce n'est pas un cas isolé dans l'œuvre de Platon, à qui l'on pourrait diagnostiquer une sorte de *mythomanie philosophique*, qui se manifeste par les nombreux mythes et allégories dont il ne peut s'empêcher de truffier ses dialogues. La plus célèbre, celle de la caverne, est souvent le premier contact des lycéens confrontés à la philosophie. Imaginez des prisonniers enchaînés au fond d'une caverne ; leur têtes maintenues immobiles, ils ne peuvent rien voir d'autre que des ombres projetées par un feu sur le mur en face d'eux, et ces ombres sont pour eux la réalité même jusqu'à ce que l'un d'eux brise ses chaînes, tourne la tête et aperçoive les objets et le feu qui en projette les ombres. Il sort et voit la lumière extérieure, le monde à la surface, et enfin le soleil lui-même... Je ne sais pas ce que les élèves retiennent de cette étrange allégorie mais ils peuvent certainement sympathiser avec des prisonniers forcés d'étudier des ombres inintéressantes alors que le soleil brille dehors¹. Toutefois, si la philosophie est

1. L'allégorie de la caverne est un point de départ classique pour un cours de philosophie (alors même que son interprétation semble assez difficile, en vérité). Cela pourrait donner une dimension héroïque au professeur brisant les chaînes des élèves pour les amener à la lumière, mais le déroulement du cours de philosophie est peut-être mieux évoqué par la toute fin de l'allégorie : lorsque celui qui est sorti de la caverne revient auprès de ses anciens compagnons pour les libérer, ceux-ci le

une affaire de raison et non de rhétorique, pourquoi s'appuyer si souvent sur des mythes et des allégories plutôt que de formuler clairement des arguments ? Voilà qui n'a pas fini d'agiter les commentateurs de Platon qui, depuis des siècles, peinent à s'entendre sur une réponse à cette question. Laissons de côté pour l'heure la dimension mythique du passage sur l'invention de l'écriture. Dans la suite du dialogue, le personnage de Socrate (que l'on s'accorde à reconnaître ici comme un porte-voix de la pensée de Platon) va, quoi qu'il en soit, reprendre à son compte et préciser les critiques de Thamous contre l'inventeur de l'écriture :

« SOCRATE : Par conséquent, celui qui se figure avoir laissé derrière lui, en des caractères écrits, les règles d'un art et celui qui, de son côté, recueille ces règles, en croyant que, de caractères d'écriture, sortira du certain et du solide, ces gens-là sont tout remplis de naïveté [...], comme tout un chacun qui croit que les discours écrits sont quelque chose de plus qu'un moyen de se rappeler, à celui qui les connaît déjà, les choses traitées dans cet écrit.

« PHÈDRE : Tout à fait juste.

« SOCRATE : Car, à mon avis, ce qu'il y a de terrible, Phèdre, c'est la ressemblance qu'entretient l'écriture avec la peinture. De fait, les êtres qu'engendre la peinture se tiennent debout comme s'ils étaient vivants ; mais qu'on les interroge, ils restent figés dans une pose solennelle et gardent le silence. Et il en va de même pour les discours [écrits]. On pourrait croire qu'ils parlent pour exprimer quelque réflexion ; mais, si on les interroge, parce qu'on souhaite comprendre ce qu'ils disent, c'est une seule chose qu'ils se contentent de signifier, toujours la même. Autre chose : quand, une fois pour toutes,

prennent pour un fou et, s'il s'avise d'essayer d'ôter leurs chaînes, ils tenteront de le tuer. Voir Platon, *La République*, 517a.

il a été écrit, chaque discours va rouler de droite et de gauche et passe indifféremment auprès de ceux dont ce n'est point l'affaire ; de plus, il ne sait pas quels sont ceux à qui il doit ou non s'adresser. Que par ailleurs s'élèvent à son sujet des voix discordantes et qu'il soit injustement injurié, il a toujours besoin du secours de son père ; car il n'est capable ni de se défendre ni de se tirer d'affaire tout seul¹. »

Quels sont donc les griefs que Platon retient contre l'écriture ? Les deux principaux s'opposent justement aux deux bénéfiques mis en avant par le dieu Theuth dans son discours initial : « de la science et de la mémoire le remède a été trouvé », affirme naïvement le divin inventeur ; mais Thamous objecte (et Socrate avec Thamous, et Platon avec Socrate) que l'écriture ne créerait que des « semblants de savants », et produirait « l'oubli dans l'âme ».

Le premier point suggère que Platon ne conçoit pas d'enseignement possible sans la confrontation dialectique d'opinions opposées, laquelle nécessiterait un véritable dialogue (et c'est en effet un thème récurrent dans les autres écrits de Platon). Or, si un texte peut mettre en scène un dialogue, comme c'est le cas du *Phèdre*, il ne permet pas au lecteur d'échanger réellement avec l'auteur. Nous qui lisons le dialogue entre Socrate et Phèdre, nous ne sommes ni Socrate ni Phèdre ; et si au cours de notre lecture nous souhaitons nous immiscer dans la conversation, poser nous-mêmes une question à Socrate (et, à travers lui, à Platon), celui-ci restera de marbre et poursuivra sa discussion avec Phèdre comme si de rien n'était. La forme dialoguée fait ressortir de façon particulièrement saillante le fait que le texte écrit ne constitue pas un échange direct et réel avec celui qui le lit.

1. Platon, *Phèdre*, *op. cit.*, p. 179-180, 275d.

Mon interprétation est-elle incorrecte ? C'est bien possible. Mais Platon n'est pas là pour me contredire, et c'est justement le point de la critique. Si, au lieu de lire son texte, je dialoguais avec lui, Platon aurait pu s'aviser de mes erreurs, aurait répondu à mes remarques, aurait explicité sa pensée et défendu son texte contre mon incompréhension. Voilà pourquoi un texte « a toujours besoin du secours de son père » (même ce texte que je viens de citer).

Le deuxième point concerne la mémoire. Une tradition orale est nécessairement limitée par ce que la mémoire humaine peut contenir. Songez à la révolution que constitue l'écriture : elle augmente brusquement la quantité d'information qu'une communauté humaine peut transmettre d'une génération à l'autre. Est-ce pour autant, comme le revendique le divin Theuth, un remède à leur mémoire ? Non, objecte Thamous, car cela dispenserait justement les êtres humains d'user de leur mémoire pour transmettre ces informations. Ce ne sont plus que des caractères écrits qui sont transmis. Écrire n'empêche pas l'oubli, tout au contraire : écrire *permet d'oublier*. S'il n'y a plus personne aujourd'hui pour conserver dans sa mémoire tous les vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, c'est justement parce qu'elles sont écrites et n'ont plus besoin de cela pour se conserver. Au lieu d'épopées vivantes dans la tête des aèdes, ce ne sont plus que des textes morts encodés dans des signes indifférents. Pauvre Homère !

Ce que cette critique a d'amusant à lire aujourd'hui, c'est qu'elle s'appliquerait aussi bien à deux des inventions les plus formidables de l'histoire humaine : l'imprimerie et l'informatique. Elles ont en commun d'avoir démultiplié la puissance de l'écriture en diminuant par un facteur gigantesque les efforts nécessaires à la production des textes et à leur diffusion : aujourd'hui, rien n'est plus aisé et rapide que d'écrire

et de publier (c'est être lu qui devient précieux et difficile). Chaque fois qu'une technologie a facilité l'accès aux textes, elle a diminué l'importance de la mémoire chez les lecteurs. En somme, il faut imaginer Socrate râlant devant un Phèdre adolescent rivé à son smartphone : « Ah ! Dans le temps, on n'avait pas tout votre Wikipédia et on en savait davantage... Ces jeunes toujours connectés, avec leur Internet et leur YouTube, ils n'ont plus de mémoire, c'est malheureux ! »

De fait, je n'aurais pas écrit ce chapitre si je n'avais eu accès qu'à ma mémoire qui est, je dois l'avouer, bien limitée. J'avais d'ailleurs à peu près oublié ce texte de Platon. Il ne me restait qu'une vague idée de sa critique de l'écriture. Mais avec mon portable sous la main, « Platon + critique + écriture » dans un moteur de recherche, et hop ! non seulement je retrouve le mythe de Theuth en un clin d'œil, mais je découvre aussi une flopée d'articles qui en discutent admirablement bien, après quoi je consulte un article sur le dieu égyptien Thot, qui donna Theuth chez Platon, puis un autre sur Âmmout la dévoreuse des âmes au corps d'hippopotame, à la tête de crocodile et aux pattes de lion, et je terminai quelques heures plus tard devant de fascinantes vidéos de blob. (Il semble que je ne manque pas seulement de mémoire, mais aussi d'attention.)

Critiquer les innovations techniques qui nous éloignent de l'authenticité et de la simplicité du bon vieux temps, c'est un réflexe aussi vieux que l'écriture. Toutefois, de toutes les techniques, l'écriture est peut-être aussi celle qui s'est attiré le moins de critiques : en effet, il semble difficile de contester les bénéfices de cet art qui nous a transmis, entre autres merveilles, les dialogues de Platon. Hormis Platon, je ne connais aucun écrivain qui s'y soit sérieusement risqué. Car il faut convenir qu'il est bien paradoxal d'*écrire contre*

l'écriture. Mais quitte à le faire, Platon ne pouvait certes pas emprunter de meilleure bouche que celle de Socrate, cette figure tutélaire de la philosophie occidentale qui n'a justement laissé aucun écrit et à qui les écrits de tant d'autres dans les siècles suivants ont fait dire tout et son contraire.

Parlons enfin de ce Socrate que Platon fait si bien parler. S'il a quelque chose d'une légende, il n'est pas pour autant fictif. Né vers – 470 à Athènes, il y est aussi mort en – 399 dans des circonstances qui ne laissent aucun philosophe indifférent : accusé d'impiété et de corruption de la jeunesse, Socrate est condamné à mort par le tribunal démocratique d'Athènes au terme d'un procès houleux (dont une large part est retranscrite, avec beaucoup d'art mais sans doute assez infidèlement, dans l'*Apologie de Socrate* de Platon). Socrate boira sans trembler la coupe de ciguë en application de la sentence – une scène elle aussi retranscrite, avec beaucoup de libertés, dans l'un des plus beaux dialogues de Platon, le *Phédon*.

Hormis les circonstances de son procès et de sa mort, presque tous les éléments de la vie de Socrate sont soit imprécis, soit incertains ; mais de l'avis général de ceux qui l'ont connu, et plus encore de ceux qui ne l'ont pas connu, c'était un philosophe, un vrai ! Le modèle du genre, le canon du philosophe. Nous nous figurons plaisamment le vieux Socrate allant par les rues d'Athènes, sans chaussures, questionnant les passants, illustres et inconnus, discutant sans relâche, et se faisant surtout une spécialité de révéler publiquement l'ignorance de ceux qui croient savoir. Une foule de disciples le suivait, cherchant à l'imiter. Parmi eux se trouvait un beau jeune homme qui, en raison de sa forte carrure, était surnommé le Large, en grec, *Platon*.

Parce que Socrate philosophait en dialoguant, en questionnant directement, il n'a rien voulu écrire ; mais sa vie et sa mort l'ont rendu assez légendaire pour qu'écrire à son sujet soit incontournable. Ses disciples, et notamment ce Large (qui aura une certaine importance, paraît-il), le feront ainsi revivre dans des dialogues tâchant de retranscrire, avec plus ou moins de talent et de fidélité, les échanges que leur maître aurait eus, ou aurait pu avoir, sur divers sujets avec divers interlocuteurs. Si les dialogues de jeunesse de Platon semblent avoir eu pour ambition de présenter Socrate tel qu'il était, les dialogues plus tardifs (dont le *Phèdre*) utiliseraient plutôt Socrate comme le porte-voix d'idées qui n'étaient en rien les siennes mais bien celles de Platon¹. Et il n'est pas le seul à en user ainsi : le *dialogue socratique* devient un genre littéraire en soi auquel se prêtent de nombreux auteurs, qu'ils aient ou non connu le modèle. Justement parce qu'il philosophait sans écrire, Socrate est une figure idéale pour l'écriture philosophique : tout discours ne prend-il pas un accent plus vénérable dès lors qu'il est attribué à un tel maître ?

Vingt-trois siècles plus tard, la mode est retombée, mais elle n'a pas totalement disparu. En témoigne un petit dialogue intitulé « Les trois passoires de Socrate » qui rencontre un étrange succès viral sur Internet : repris très sérieusement sur de nombreux sites et vidéos, en anglais comme en français (et peut-être même en grec ?), souvent présenté comme

1. L'un des plus grands spécialistes de Platon au xx^e siècle avance même l'idée qu'il faut distinguer deux auteurs nommés Socrate dans les écrits de Platon : l'un correspondant au Socrate historique, l'autre présentant la philosophie de Platon proprement dite (Gregory Vlastos, *Socrate. Ironie et philosophie morale*, traduit de l'anglais par Catherine Dalimier, Paris, Aubier, 1994, chapitre 2 : « Socrate contre Socrate chez Platon », p. 70-75).

un authentique texte de l'Antiquité, ce n'est en fait à l'origine qu'une historiette morale destinée aux enfants, mettant en scène un petit garçon sur le point de répéter un vilain comméragé, quand sa mère, pleine de bon sens, demande de passer celui-ci à travers les trois passoires : « est-ce vrai ? », « est-ce bienveillant ? », « est-ce nécessaire ? »¹. Il suffisait de remplacer la maman par Socrate pour que ce dialogue moralisateur et insipide, auquel personne n'aurait prêté la moindre attention (à raison), prenne tout à coup une tout autre dimension : puisque Socrate le dit, cela doit être digne d'être médité... Le procédé fonctionne encore.

Si Platon par la bouche de Socrate compare un texte écrit à un enfant abandonné, le Socrate historique aurait pu s'inquiéter aussi du sort de ceux qui, n'ayant jamais écrit, se voient attribuer beaucoup d'enfants illégitimes...

Pour aller plus loin :

Platon, *Apologie de Socrate, Criton, Phédon*, traduit du grec ancien par Bernard et Renée Piettre, Paris, Le Livre de Poche, 1992.

Comment Socrate s'est-il défendu lors de son procès ? Pourquoi ne s'est-il pas soustrait à la sentence qui le condamnait à mort ? Et comment s'est-il comporté dans les derniers instants, buvant la ciguë ? Voilà ce qu'on ne saura jamais avec certitude, et voici les versions qu'en donne Platon dans

1. L'occurrence la plus ancienne que j'ai pu identifier est dans un livre de 1914, *A Course in Citizenship*, d'Ella Lyman Cabot, p. 104. Des versions socratisées sont très faciles à trouver en tapant « Socrate + trois + passoires » ou « Socrates + three + sieves » dans un moteur de recherche. Le nombre de résultats est impressionnant.

ces trois grandes œuvres qui ont largement contribué à faire de Socrate et de ces événements une sorte de mythe fondateur de la philosophie. L'*Apologie de Socrate*, tout particulièrement, reste aujourd'hui encore une porte d'entrée vers la philosophie parmi les plus belles et les plus accessibles.

Platon, *Phèdre*, traduit du grec ancien par Luc Brisson, Paris, Flammarion, « GF », 2004.

Jeux de séduction entre Socrate et Phèdre par un après-midi torride : ils parlent de l'amour, des discours sur l'amour, des discours en général... Où l'on songe qu'il est heureux que Platon ait daigné écrire pour nous laisser de tels textes, tout orphelins qu'ils soient ! (À noter que vous trouverez en bonus dans cette édition *La Pharmacie de Platon* de Jacques Derrida, qui passe en France pour un classique sur ce « procès de l'écriture » chez Platon.)

Platon, *Lettres*, traduit du grec ancien par Luc Brisson, Paris, Flammarion, « GF », 1993.

Ces treize lettres ont un statut particulier dans la mesure où ce sont les seuls textes où Platon s'exprimerait en son nom propre. Toutefois, leur authenticité est très discutée. La plus importante, et celle dont l'authenticité est la moins douteuse, est la lettre VII où Platon fait le rapport détaillé de son action auprès du tyran Denys de Syracuse, dont il aurait aimé faire un *roi philosophe*. Et il n'est pas anodin que cette lettre présente un long passage sur la valeur et la dangerosité de l'écriture qui va dans le même sens que le *Phèdre* et semble mettre en question le statut de tous ses écrits. Platon y affirme notamment : « [...] sur ce qui fait l'objet de mes préoccupations [...], de moi du moins, il n'y a aucun ouvrage écrit, et il n'y en aura jamais » (p. 193).

ARISTOTE

Dirty Biology

« En tous les êtres naturels,
il y a des merveilles »

Aristote ne passe pas pour un ami des sciences. Il n'est pas rare aujourd'hui qu'on s'en moque franchement, et plus encore depuis que Bruce Benamran, créateur de l'une des plus populaires chaînes de vulgarisation scientifique francophones (*e-penser*, comptant plus d'un million d'abonnés), auteur de livres de vulgarisation non moins populaires, en a fait un gag récurrent : « Aristote... », soupire-t-il d'un air navré devant chaque bourde du philosophe. Car, sur quelque sujet d'étude que ce soit, il semble que tout puisse commencer par : « Voici ce qu'Aristote en pensait, et c'était évidemment une erreur. » Aristote aurait parlé de tout, et se serait trompé sur tout, véritable boussole du faux pointant avec une constance admirable dans la mauvaise direction ; Aristote serait celui qui a toujours eu tort en sciences, sur les grands principes aussi bien que sur les détails. – N'a-t-il pas écrit que les femmes ont moins de dents que les hommes¹ ? Cet exemple est célèbre pour

1. Si c'est surprenant, ne le croyez pas sans source. Une bonne part de ce qu'on attribue à Aristote est simplement erroné ou excessivement déformé. En l'occurrence, cette affirmation est authentique, et il n'est pas difficile d'en trouver la source si l'on s'en donne la peine :

avoir été pointé par le philosophe anglais Bertrand Russell qui ironisait sur ceci qu’Aristote, marié deux fois, ne s’était visiblement avisé de compter les dents d’aucune de ses femmes¹. Il faut croire que Russell, marié quatre fois, avait eu le bon sens de compter dans la bouche des siennes pour s’assurer de la bêtise de son prédécesseur. Ou peut-être pas. Peut-être a-t-il simplement admis ce que les traités d’anatomie de son temps lui permettaient de savoir sans se lever de son fauteuil. Russell, au début du xx^e siècle, pouvait se contenter d’ouvrir un livre plutôt que la bouche de ses contemporains pour savoir qu’Aristote avait tort. C’est pratique.

Aristote n’avait pas cet avantage : il vivait en un temps que les moins de 2 400 ans ne peuvent pas connaître, au iv^e siècle avant J.-C., un temps où aucune discipline scientifique ne se souciait de déterminer le nombre de dents des animaux, humains ou non. Cela fait une grosse différence. Et si Aristote s’est trompé sur ce point de denture, je lui reconnais le mérite d’avoir pris le risque d’écrire et donc de se tromper à ce sujet, et d’écrire et de se tromper sur bien d’autres sujets encore. La connaissance ne peut progresser qu’en prenant de tels risques.

On pourrait objecter que, tout de même, pour se tromper sur cette affaire de dents, il faut vraiment n’avoir observé la bouche de personne, et qu’Aristote en cela est bien une

« Les mâles ont plus de dents que les femelles, aussi bien chez l’homme que dans les moutons, les chèvres et les porcs » (*Histoire des animaux*, 502a, traduit du grec ancien par Jules Barthélemy-Saint-Hilaire). Cette traduction (et beaucoup d’autres passages que je citerai) provient du site remacle.org où sont disponibles un grand nombre de traductions d’œuvres de l’Antiquité et du Moyen Âge (et notamment la quasi-intégralité des œuvres d’Aristote).

1. Bertrand Russell, *The Impact of Science on Society*, New York, Simon & Schuster, Inc., 1968, p. 7.

caricature de philosophe : dédaigneux de l'observation, enfermé dans sa bulle de spéculation, de pure logique, établissant *a priori* et par voie de syllogisme que les femmes sont inférieures aux hommes parce qu'elles ont moins de dents¹, et que les corps plus lourds tombent plus vite que les légers. Car c'est une autre de ses erreurs, la plus fameuse de toutes et celle qui semble illustrer définitivement le dédain d'Aristote pour l'observation : comment a-t-on pu croire pendant deux millénaires que les objets les plus lourds tombent plus vite ? Enfin Galilée vint, qui observa qu'une boule de plomb (lourde) et une boule de liège (légère), lâchées du haut d'une tour, touchent le sol en même temps : tous les objets tombent bien à la même vitesse, comme chacun sait depuis la révolution scientifique. Par une simple expérience de Galilée, voilà Aristote réfuté et la science moderne créée par la même occasion. Il suffisait d'ouvrir les yeux pour regarder le monde plutôt que de répéter les erreurs de ce vieux Grec. Que n'y a-t-on pensé durant deux millénaires ?

Sauf que non, pas du tout. Opposer l'observation terre à terre du scientifique Galilée à la spéculation hors sol du philosophe Aristote, cela n'a aucun sens. Ce lâcher de boule du haut de la tour de Pise n'a d'ailleurs jamais eu lieu² : c'est

1. Cela fait partie des points régulièrement allégués par les contempteurs d'Aristote, qui seraient bien incapables de présenter une source pour le justifier : le passage cité dans la première note de ce chapitre ne contient aucune trace d'un tel raisonnement, et cette affaire de dents n'est évoquée nulle part ailleurs. Certes, Aristote est tout sauf un penseur de l'égalité des sexes, mais l'idée qu'il ait *justifié* l'infériorité des femmes par cette infériorité dentaire est saugrenue et ne s'appuie sur rien.

2. Voir l'article d'Alexandre Koyré, « Galilée et l'expérience de Pise : à propos d'une légende », dans ses *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1973.

un mythe qui n'est entretenu que par ceux qui, précisément, n'ont jamais rien lâché du haut de la tour de Pise, ou même d'un troisième étage. Faites l'expérience : si le temps de chute dure plusieurs secondes, la boule de plomb sera bien la première à toucher le sol, observation qui confirme Aristote, non Galilée. Eh quoi ! Aristote aurait raison ?

À vrai dire, selon le physicien contemporain Carlo Rovelli, la physique d'Aristote est bien une approximation correcte de la physique de Newton, dans un domaine de validité plus restreint mais qui correspondait précisément aux observations naturelles qu'Aristote cherchait à décrire : des objets immergés dans un fluide (eau ou air) à la surface de la Terre¹. En somme, Aristote avait raison, oui, jusqu'à un certain point.

Si Galilée a bien raison, lui aussi, sur la chute des corps, c'est qu'il n'étudie pas tout à fait la même chose qu'Aristote : il s'intéresse à la chute des corps (et plus particulièrement à l'accélération de cette chute) en faisant abstraction de l'effet du milieu, autrement dit une chute *dans le vide*. Aristote ne le concevait pas : il n'y a pas d'objet chutant dans le vide autour de nous, seulement des objets immergés dans des fluides d'eau ou d'air, et c'est le mouvement de ces objets que sa théorie visait à décrire. Pour voir une plume et un marteau tomber *réellement* à la même vitesse, comme prévu

1. Voir Carlo Rovelli, « Aristotle's Physics : A Physicist's Look », *Journal of the American Philosophical Association*, 1 (1), 2015, p. 23-40 : « Je montre que la physique aristotélicienne est une approximation correcte et non intuitive de la physique newtonienne dans son domaine approprié (le mouvement dans des fluides), au même sens technique selon lequel la théorie de Newton est une approximation de la théorie d'Einstein. La physique aristotélicienne s'est longtemps imposée non pas parce qu'elle était un dogme mais parce que c'est une très bonne théorie fondée empiriquement. »

par Galilée, il aura fallu attendre de réaliser l'expérience sous des cloches à vide. Ou tout bonnement sur la Lune ! (Ce que fit l'équipage de la mission Apollo 15 : tant qu'à aller sur la Lune, autant en profiter.)

Ainsi, l'observation directe ne pouvait pas justifier Galilée. Pour étudier la chute des corps *abstraction faite de l'effet du milieu*, il lui fallut procéder, de façon très ingénieuse, à des expérimentations sur des plans inclinés qui permettaient de réduire la vitesse de chute, en supposant que les résultats observés dans ces conditions particulières permettraient bien de spéculer sur ce qui se produirait pour le cas abstrait d'une *chute dans le vide*.

En somme, présenter Aristote en pur spéculateur et Galilée en simple observateur, c'est non seulement une caricature grossière, mais c'est surtout une caricature *en contresens*. Galilée était bien plus qu'un simple observateur ; et, de tous les reproches que l'on peut faire à Aristote, celui selon lequel il refuserait de se fier aux observations est peut-être le plus infondé. Aristote est justement *le* philosophe de l'empirisme : pour lui, la connaissance se base toujours et avant tout sur l'observation, sur l'expérience sensible.

Comment diable expliquer cette affaire de dents mal comptées ? Pour un empiriste, n'est-ce pas le signe d'un sérieux manque d'observation ?

Eh bien, il faut l'admettre : c'est une erreur. L'observation, après tout, est faillible, et ces erreurs ne représentent jamais qu'une poignée de phrases tirées des traités biologiques d'Aristote qui recensent littéralement des milliers d'observations. Il faut prendre la mesure de l'énormité de son œuvre sur le sujet : c'est en quelque sorte la première encyclopédie du monde vivant jamais écrite ! Cette erreur fait partie des plus grossières qu'on y ait relevées, et elle semble surprenante

quand on la considère en elle-même, mais il n'y a en fait rien de surprenant à ce qu'un certain nombre de bourdes se glissent dans une œuvre d'une telle envergure écrite à une telle époque¹. Il eût fallu ne rien écrire ou écrire bien peu pour ne jamais se tromper.

Somme toute, nous sommes bien mal placés pour reprocher quelques inexactitudes au premier qui tâcha de mettre de l'ordre dans ce vaste foutoir qu'est la biologie. Car Aristote ne se contente pas de collectionner des observations ; ses ouvrages sont animés par un remarquable souci de logique et de classification. Dans *Les Parties des animaux*, par exemple, il entreprend de comparer les organes de différents animaux en les identifiant à partir de leur fonction dans l'organisme, faisant ainsi de la biologie comparée avant l'heure. Écrire une description complète, détaillée et ordonnée du monde vivant, c'est ambitieux à quelque époque que ce soit. Le faire au IV^e siècle avant J.-C. sans se référer à des travaux antérieurs, c'est héroïque.

Aristote tenait à se fonder avant tout sur l'observation mais il ne pouvait évidemment pas se fonder uniquement sur des observations directes. Il travaillait avec des sources à la fiabilité plus aléatoire : témoignages de pêcheurs, d'éleveurs,

1. En outre, plutôt que de s'en servir pour ridiculiser le philosophe, il est intéressant de réfléchir à ce qui pourrait l'avoir causée. La dentition est-elle un phénomène si simple à étudier chez les êtres humains ? Les dernières dents de sagesse (qui sont d'ailleurs décrites dans le paragraphe suivant du texte d'Aristote que je citais en note) apparaissent tardivement dans la vie de l'individu, et à un âge variable. Les grossesses peuvent causer des pertes de dents, qui seraient pour cette raison plus fréquentes chez les femmes que chez les hommes (cet effet s'observe encore aujourd'hui). Rassembler un échantillon d'êtres humains à la denture complète et bien formée pour établir en toute rigueur le nombre de dents des deux sexes n'est peut-être pas une tâche si aisée.

récits, croyances populaires dont certaines paraissent fantaisistes aujourd'hui. Mais les œuvres d'Aristote regorgent aussi de descriptions biologiques reposant sur des observations de première main, qu'il n'a pu obtenir qu'en réalisant des dissections, et dont on salue encore aujourd'hui l'étonnante précision.

Une de ses prouesses les plus intéressantes est sa description du développement de l'embryon de poule (ce qui fait d'Aristote le père de l'embryologie). Comment passe-t-on d'un tas de matière indifférenciée à un poussin vivant ? C'est un phénomène dont on oublie à quel point il devait (et peut encore) sembler extraordinaire et mystérieux. Et Aristote était prêt à se salir les mains pour percer ce mystère : il aura cassé et disséqué bien des œufs afin d'offrir à la postérité la première description précise et informée de la genèse d'un être vivant¹.

1. « Dans le blanc, il y a une espèce de point sanguinolent, qui est le cœur. Ce point bat et s'agite, parce qu'il est animé. Il en part deux vaisseaux, dans le genre des veines, pleins de sang, contournés en spirale, et qui, à mesure que l'animal se développe, s'étendent à chacune des deux tuniques environnantes. Déjà une membrane à fibres sanguines entoure le blanc vers la même époque, et l'isole des vaisseaux veineux. Peu de temps après, le corps commence à se distinguer, d'abord extrêmement petit et tout blanc. On y reconnaît la tête, qui se montre ; et les yeux y sont très saillants et gonflés. Cet état subsiste longtemps ; car les yeux se rapetissent un peu plus tard, et ils s'affaissent. La partie inférieure du corps se distingue à peine, comparée à la partie supérieure. Des deux vaisseaux qui partent du cœur, l'un se dirige vers l'enveloppe circulaire ; l'autre se dirige vers le jaune, où il sert comme d'ombilic. Le poussin sort donc du blanc ; et sa nourriture vient du jaune, à travers l'ombilic » (*Histoire des animaux*, 561b, traduit du grec ancien par Jules Barthélemy-Saint-Hilaire, en ligne : remacle.org). Cette description détaillée se poursuit sur plusieurs pages.

Certes, la théorie des éléments ou des quatre causes d'Aristote semble aujourd'hui si dépassée qu'il est facile d'y opposer celle des atomistes de l'Antiquité dont les intuitions semblent s'être révélées plus justes. La vision mécaniste et matérialiste d'un Démocrite, par exemple, le monde comme un vaste chaos d'atomes, voilà qui prend une résonance familière à nos oreilles ; nous savons aujourd'hui qu'il n'y a pas de cause finale derrière l'organisation des êtres vivants, rien que des mécanismes chimiques complexes, nés du hasard et de la sélection naturelle, et en cela la science semble avoir *donné raison* à Démocrite contre Aristote, défenseur des causes finales. Mais ni Aristote ni Démocrite n'avaient la moindre idée des mécanismes au cœur du vivant que nous comprenons aujourd'hui.

Quand Aristote étudie l'embryogenèse, quand il observe méthodiquement comment une substance indifférenciée se transforme en un poussin vivant, n'a-t-il pas de bonnes raisons de croire qu'il ne s'agit pas d'un processus aveugle et mécanique, mais de l'effet d'une cause finale donnant progressivement forme à cette matière ? Comment expliquer sinon que l'ordre naisse du chaos, et que d'un œuf de poule sorte toujours une poule ? (Nous avons la réponse, ou tout au moins une partie de la réponse, maintenant que nous comprenons les mécanismes chimiques sous-jacents, mais elle était absolument hors de portée de tous les philosophes de l'Antiquité, et nous oublions parfois à quel point cette réponse est étonnante : une explication non finaliste du vivant a quelque chose de presque inconcevable !)

Ainsi, l'intuition de Démocrite rejetant les causes finales tient peut-être aussi, en partie, à une certaine superficialité de ses connaissances : lui, au contraire d'Aristote, n'a jamais disséqué d'œuf de poule. Et Aristote est certainement le

plus rigoureux et le mieux informé des deux, sur ce point en tout cas.

En somme, lorsque nous nous penchons sur l'histoire des sciences, il importe de comprendre les raisons que les uns et les autres avaient au moment de formuler leur pensée ; se contenter de distribuer de bons et de mauvais points en fonction de la correspondance plus ou moins grande de ces pensées à ce que la science nous permet de tenir pour vrai aujourd'hui, c'est avoir une vision très étroite, non seulement du passé des sciences, mais probablement aussi de leur avenir, puisque cela revient, en somme, à les réduire à leur état présent.

S'il m'attriste à ce point de voir Aristote caricaturé en *nemesis* du progrès scientifique, en roi des ânes¹, c'est qu'il

1. Dans son livre *Prenez le temps d'e-penser* (tome 1, Paris, Marabout, 2015, début du chapitre sur la matière), Bruce Benamran n'hésite pas à écrire : « Aristote fut un très mauvais scientifique. Au regard de sa notoriété, sans doute le pire. » Et pour justifier ce jugement radical, il présente une liste d'« âneries » attribuées à Aristote sans la moindre source, par exemple : « Les mouches ont quatre pattes. » Une telle bourde ne serait-elle pas surprenante ? Mais rien ne l'atteste sinon quelques mentions douteuses, et une recherche rapide vous apprendra que le seul passage où le Stagirite évoque un insecte « quadrupède » (ce qui aurait pu donner naissance à cette rumeur en raison d'une mauvaise traduction) est le suivant : « L'animal qu'on nomme l'éphémère [...] a tout ensemble quatre pieds et quatre ailes ; car cette bête a non seulement cette particularité d'existence qui lui a valu le nom qu'elle porte ; mais de plus, elle a cette autre particularité d'être un volatile avec quatre pieds » (*Histoire des animaux*, 490b, traduit du grec ancien par Jules Barthélemy-Saint-Hilaire). Aristote n'écrit donc pas au sujet de mouches (qui ont deux ailes) mais d'éphémères (qui en ont bien quatre) qui ont la particularité d'avoir une vie très courte à l'âge adulte. Or, certaines espèces d'éphémères utilisent bien quatre pattes pour se mouvoir, les deux autres servant uniquement à la préhension ; ce passage étant tiré d'un chapitre où Aristote étudie et compare les différents

me semble justement qu'aucun philosophe de l'Antiquité n'a eu pour la connaissance et l'enquête empirique une passion comparable à la sienne. Aucun n'a témoigné autant que lui dans ses écrits des qualités scientifiques par excellence que sont la curiosité et la jubilation d'apprendre et de comprendre. Aristote insiste d'ailleurs à de multiples reprises sur le caractère naturel de notre désir de connaissance et sur l'importance du plaisir que nous en tirons¹.

Venons-en enfin au texte d'Aristote que je tenais à présenter dans ce chapitre. Il s'agit d'un passage des *Parties des animaux* qui évoque justement ce plaisir de connaître, et qui offre ceci d'intéressant et de presque touchant qu'il évoque plus spécifiquement le plaisir de connaître les choses les plus « répugnantes » et réputées « ignobles ». Ce texte me donne l'impression qu'Aristote tâche d'expliquer et presque de s'excuser d'avoir passé tant d'années à examiner, non pas seulement les cieux et les mathématiques (comme tous les Grecs savants de son temps), mais aussi des embryons de poules, des viscères d'animaux, toutes sortes de poissons, oiseaux, crustacés, insectes, autant de choses qui semblaient sans doute nettement plus sales et dérisoires aux yeux de beaucoup de ses contemporains (il m'est difficile d'imaginer son maître Platon

modes de locomotion des animaux, il est d'autant moins surprenant qu'il présente les choses sous cet angle. Il ne s'agit pas de dire qu'Aristote a toujours raison (c'est loin d'être le cas, même s'il a souvent moins tort qu'on ne le croit), mais de souligner ceci : si une citation ou une anecdote paraît douteuse, que ce soit d'Aristote ou de n'importe quel autre auteur, ne l'acceptez pas sans la source primaire.

1. En témoignent, par exemple, les premiers mots de la *Métaphysique* : « Tous les humains ont par nature le désir de savoir », suivis d'un développement sur le plaisir pris aux sensations pour ce qu'elles nous font connaître.

disséquant minutieusement une seiche pour noter les spécificités de son système digestif), mais qui devraient sembler tout aussi belles et passionnantes aux véritables amoureux des sciences :

« Parmi les substances constituées par nature, les unes, inengendrées et incorruptibles, existent pour absolument toute l'éternité, tandis que les autres ont part à la génération et à la corruption. Or il se trouve qu'à propos des premières, toutes dignes et divines qu'elles soient, notre étude est moins avancée (car en ce qui concerne aussi bien ce à partir de quoi on peut les examiner, que ce que nous désirons savoir à leur propos, les évidences sensibles sont extrêmement réduites) ; en revanche, à propos des plantes et des animaux mortels, nous avançons plus facilement dans leur connaissance, du fait que nous vivons avec eux [...]. Chacune des deux études a son charme. Même si, en effet, nous les atteignons fort peu, la connaissance des êtres éternels, du fait de sa valeur, donne plus de plaisir que celle d'absolument tous les êtres qui sont près de nous, comme aussi le fait d'apercevoir n'importe quelle petite partie des êtres aimés est plus agréable que de voir avec précision beaucoup d'autres grandes choses. Mais les choses périssables, parce que nous avons sur elles une connaissance meilleure et plus importante, nous fournissent plus de science¹. »

Une remarque avant d'aller plus loin : ces substances « inengendrées et incorruptibles », ces « êtres éternels » dont la connaissance est présentée comme si difficile, ce

1. Aristote, *Les Parties des animaux*, traduit du grec ancien par Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, « GF », 2014, 644b-645a.

DAVID HUME. *Le joueur de trictrac* 207
« Aucun témoignage n'est suffisant pour établir un miracle »

EMMANUEL KANT. *Contre la masturbation* 223
« Je dois toujours me conduire de telle sorte que je puisse aussi vouloir que ma maxime devienne une loi universelle »

TROISIÈME PARTIE

Philosophie contemporaine

Analytique vs. continental 255

ARTHUR SCHOPENHAUER *Contre le libre arbitre* 259
« À chaque moment déterminé de ton existence, tu ne peux vouloir qu'une chose précise et une seule »

JOHN STUART MILL. *Heureux qui a beaucoup à désirer* 277
« Il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait »

FRIEDRICH NIETZSCHE. *Mauvais et méchants* 299
« Sublime mensonge à soi-même qui consiste à interpréter la faiblesse elle-même comme liberté et les avatars de cette faiblesse comme *mérites* »

LUDWIG WITTGENSTEIN. *Le gros livre* 321
« Des faits, des faits – des faits mais non de l'éthique »

BERTRAND RUSSELL. *À quoi bon philosopher ?* 339
« C'est dans son incertitude même que réside largement la valeur de la philosophie »

La philosophie est-elle morte ? 353